



Cercle littéraire des écrivains cheminots Atelier parisien du 16 octobre 2020

Sept participants au premier atelier de la saison animé par **Marie-Christine Vacavant**.

Chrononymes d'actualité

Pour s'échauffer on commença par **créer un ou plusieurs chrononymes** sur l'époque actuelle.

Un chrononyme est une portion de temps à laquelle la communauté sociale attribue une cohérence qui s'accompagne du besoin de la nommer comme *Les années folles*, *La Belle époque*, *les trente glorieuses*, etc.

De l'imagination débridée des participants sont sorties :

- *La coronade* : 2019-2029, la décennie où les humains ont été maintenus sous le joug des coronavirus,
- *Le suprême téléphonique* : des années 1990 à la fin du XXI^e siècle, siècle où le monde a été dominé par les technologies de la téléphonie,
- *L'année de toutes les peurs*,
- *Le temps des canards* (2020),
- *Les années masquées*,
- *Le grand confinement* (2020 à...)

Expressions sur le temps...

Puis chacun laissa sortir de ses pensées des expressions sur le temps : le temps de la météo, le temps qui passe... Nous fûmes tous étonnés par leur profusion.

Puis la consigne fut d'écrire **un texte de fiction à la première personne** sur le thème « corps vieillissant, corps vivant » insérant des expressions sur le temps qui passe et dont l'incipit et l'excipit seront des expressions de la météo.

Marie-Noëlle nous offrit ce texte : Il fait un temps de chien quand Anissa ouvre les volets de ma chambre. Anissa est tout le temps de mauvaise humeur, et toujours pressée. Je ne l'ai jamais entendue me dire : « Prenez votre temps, M. Martin, j'ai tout mon temps ce matin. » Non. Vite les volets, vite me redresser sur mon lit, vite manipuler mon pauvre corps débile pour l'habiller, le soulager, le nourrir. Parfois, pour gagner du temps, elle me sert mon chocolat à la paille plutôt que de me laisser le temps de le boire à la tasse. Je déteste Anissa. Je déteste ce corps qui m'échappe et m'abandonne. À peine est-elle sortie, après n'avoir prononcé que les mots strictement nécessaires, que je ferme les yeux. Je goûte le silence, je me remémore le bon vieux temps, lorsque je pouvais encore savourer chaque minute, que je m'ennuyais, même,

tuant le temps à compter les nuages en attendant que les années radieuses coulent joyeusement à leur rythme tantôt lent tantôt effréné. Il y a eu celles où le temps c'était de l'argent, celles où je prenais du bon temps dans les jupes des filles, celles où je regrettais le temps perdu, celles où il fallait patienter, en se disant pas maintenant, plus tard, il y a un temps pour tout... De temps en temps, certes, il m'arrivait de penser à la vieillesse, à la solitude, à la perte d'autonomie. Mais je savais toujours m'arrêter juste à temps pour ne pas sombrer dans une mélancolie invalidante.

J'ai eu une belle vie, avec ses hauts et ses bas, après la pluie le beau temps. Et aujourd'hui, malgré le sale temps de l'extérieur, malgré toutes les Anissa du monde qui font de ma vie un enfer, je rentre en moi-même, heureux malgré tout d'être là, dans ce corps toujours vivant, avec ce cœur toujours battant, et dans ma tête un soleil de grand beau temps.

Madeline proposa celui-ci : Temps gris et pluvieux d'automne : je constatais les prévisions météorologiques annoncées, hier, par la chaîne d'information. Annonces inutiles puisque la veille, mes douleurs arthritiques s'étaient éveillées. Je m'étais souvent moquée de ces gens usés par le temps, qui prétendaient prévoir celui des jours futurs : pour l'une le genou, l'autre le pied ou le poignet ou toute autre partie du corps. J'avais quinze ans et j'écoutais les marins assis sur le banc, lorgnant l'horizon du haut de la corniche : il fera beau demain, le Mont Saint Michel est dans la brume ; il pleuvra demain, on le voit trop bien. Les femmes confirmaient : mon dos me fait souffrir, t'as p'tête ben raison. Je dévalais les escaliers menant à la plage, une plage de galets et de rochers, une piscine de béton, celle-là où l'orteil cassé me rappellerait les veilles de changement de temps, le temps passé. Quel que soit ce temps, les marins occupaient ce banc. Je les saluais deux fois : à l'aller, au retour. Je les reconnaissais, les différenciais. Quand l'un d'entre eux disparaissait, un autre prenait place, moins ridé, visage buriné par le temps et les vents marins. Parfois une accompagnatrice tenait le bras de l'un, tous deux marchant à petits pas. Ils finiraient comme disait le Grand Jacques, du fauteuil au lit, du lit au fauteuil. Maintenant, les années passant, ce sont mes articulations qui m'indiquent la valse du temps, surtout du mauvais temps.

Chanter les couleurs du temps

Enfin on fredonna la chanson : *je voudrais changer les couleurs du temps...* Ce qui permit aux écrivains du jour d'évoquer un souvenir avec une ou plusieurs couleurs du temps. (exemple : mes vertes années, une jeunesse dorée, les jours sombres...).

Marie-Noëlle : Il y a eu la journée grise, ciel de coton, où quelque part, très loin, au centre de la France, un corps consumé a fini en cendres, me laissant le goût amer des histoires inachevées. Il y a eu la journée blanche, où, folles jeunes filles d'un internat de lettres, nous sommes allées danser, dans nos robes immaculées, échappant à la surveillance d'une gardienne revêche. Il y a eu la journée verte, plantations dans le jardin de Corse et balade en montagne dans la grande forêt de sapins gigantesques. Il y a eu ces instants bleus, précieux, ces deux premières heures d'une vie où deux yeux bleus ont plongé dans deux autres yeux bleus, échangeant un amour infini. Et puis il y a eu un matin, drôle de matin, sans pluie, où sur un ciel bleu un arc-en-ciel s'est

installé, phénomène impossible ; j'aurais douté de moi si une autre maman, devant l'école, ne m'avait dit avoir assisté au même miracle. Ce jour-là j'ai pu, véritablement, voir les couleurs du temps.

Christine : Je me souviens de mon enfance chez ma mamie, sur la ligne bleue des Vosges. A l'automne, il y avait une explosion de couleurs sur les tapis feuillus des sous-bois, du brun à l'orangé... Dans le jardin, le sumac prenait des tons dorés, comme le fut la couleur de ma jeunesse en lisant la bibliothèque rose ! Puis il y eut les jours sombres, même noirs, avec la mort de ma grand-mère. Je dus alors effacer toutes les couleurs de l'arc-en-ciel de mon enfance, le violet, l'indigo, le vert, le jaune, le rouge contre des nuages bien gris. Je dus aussi désertier la maison de vacances, bleue comme un tableau de Chagall !

Madeleine : A cette époque, je passais ma scolarité dans une école de la jeunesse dorée. Nous étions quelques-unes à nous moquer de la disparition d'une chanteuse, un bout de femme tout de noir vêtue, dont nous fredonnions les airs entendus : la vie en rose, la foule, mon légionnaire. Ironique, Hélène ma bonne copine, l'imitait et chantait à tue-tête « non rien de rien, non je ne regrette rien ». Ignorantes que nous étions ! Je ne sais pourquoi, ce jour me sembla tout à coup très noir.